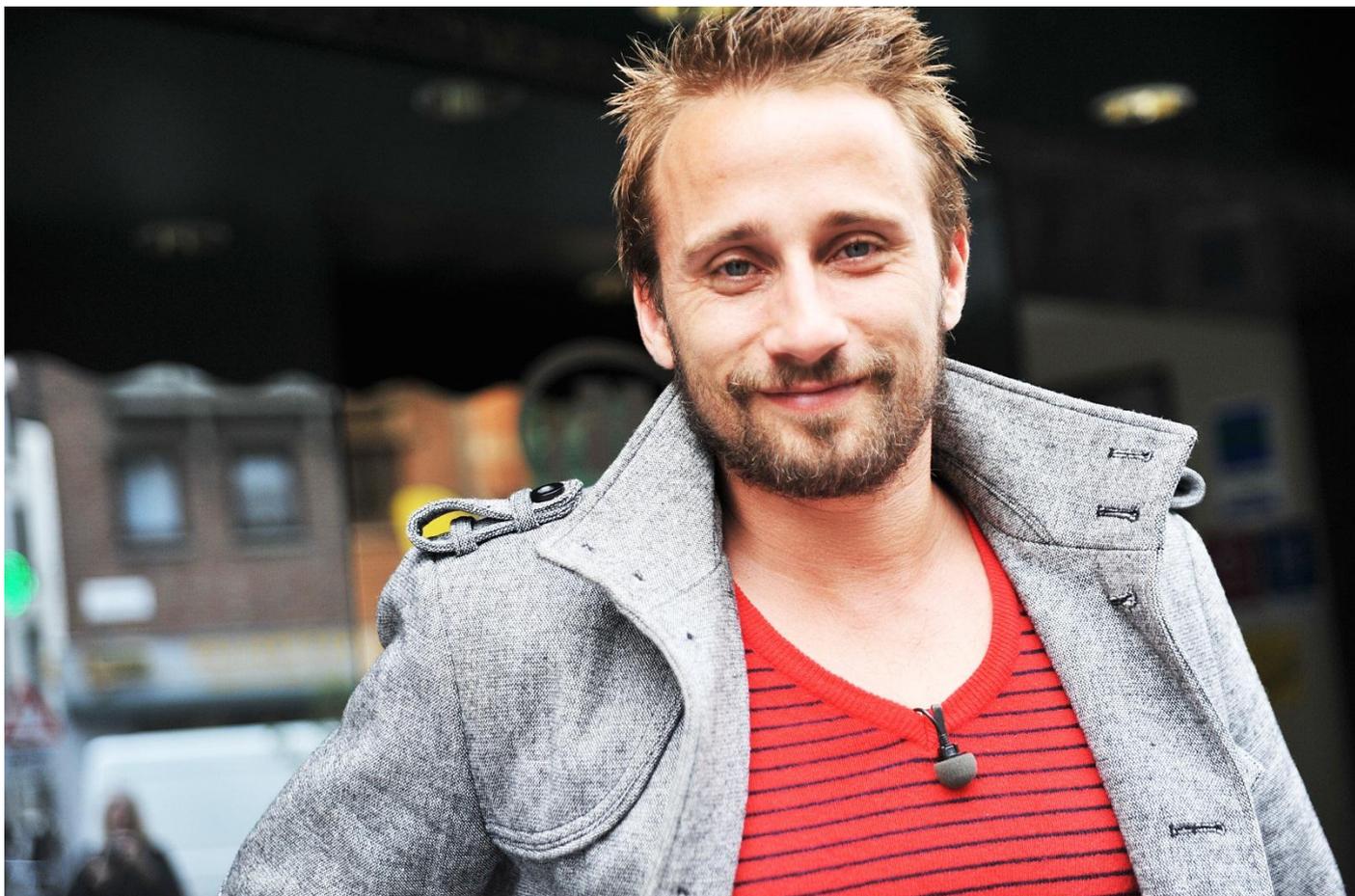




Matthias Schoenaerts dans le taxi de Jérôme Colin : l'interview intégrale



JÉRÔME: Bonjour.

MATTHIAS SCHOENAERTS : Bonjour. Place Verte.

JÉRÔME : Très bien.

MATTHIAS SCHOENAERTS : Groenplaats. Comment ça va ?

JÉRÔME : Ça va bien. La nuit a été courte !

MATTHIAS SCHOENAERTS : Très courte. Bouh ! Non, je viens de revenir de New York. Hier.

JÉRÔME : Hier ?

MATTHIAS SCHOENAERTS : Oui, hier.

JÉRÔME : Et vous avez fait la fête encore après.

MATTHIAS SCHOENAERTS : Absolument.

JÉRÔME : Bien. Ça fait des longues vies.

MATTHIAS SCHOENAERTS : Ça fait des longues vies. Ou des courtes vies, voilà.



Qu'est-ce que vous faisiez à New York ?

MATTHIAS SCHOENAERTS : J'ai passé 4, 5 jours avec ma copine mais aussi à la préparation du film de Guillaume de Canet. Euh... Guillaume Canet.

JÉRÔME : Ah oui, « Blood Ties ».

MATTHIAS SCHOENAERTS : Oui.

JÉRÔME : Exact. C'est son premier film aux Etats-Unis avec Marion Cotillard, James Caan.

MATTHIAS SCHOENAERTS : James Caan, Clive Owen, tout ça, oui.

JÉRÔME : C'était bien ?

MATTHIAS SCHOENAERTS : Oui, c'était chouette. Oui.

JÉRÔME : Vous devenez un acteur américain.

MATTHIAS SCHOENAERTS : Oh, j'espère pas, non.

JÉRÔME : Je n'espère pas ! Si c'est pour être tous les matins dans un état comme ça...

MATTHIAS SCHOENAERTS : Ben non là ça ne va pas aller alors. Je préfère l'esprit européen.

JÉRÔME : C'est vrai ?

MATTHIAS SCHOENAERTS : Oui. Absolument.

JÉRÔME : Vous vous en êtes déjà rendu compte.

MATTHIAS SCHOENAERTS : Depuis toujours en fait. J'aime bien les Etats-Unis jusqu'à un certain point mais... oui, j'aime bien le cinéma américain mais pas au point que j'aime le cinéma européen. Le cinéma européen est vachement plus riche, vachement plus varié, plus intense, plus riche quoi.

JÉRÔME : Et pourquoi vous le faites, le film de Guillaume Canet, là, qu'il va tourner, « Blood Ties » ?

MATTHIAS SCHOENAERTS : Parce que j'en ai envie. Moi je fais les choses parce que j'en ai envie, pour moi c'est la seule raison de faire les choses. Et aussi parce que Guillaume en fait, il n'est pas... il est assez... comment dire ? Il est assez puissant dans son énergie, dans son... Voilà, pendant 2 semaines il m'a appelé 3, 4 fois par jour. « Il faut que tu le fasses, il faut que tu le fasses... Il faut que tu aies envie ! Il faut que tu fasses le film, j'ai envie que tu sois... que tu fasses le rôle... » Oui, voilà, pendant 2 semaines, 3, 4 fois par jour. C'était assez charmant. En plus, c'est un bon projet, un bon rôle. Mais c'est vrai que la façon dont il m'a pourchassé...

JÉRÔME : Ça flatte l'ego.

MATTHIAS SCHOENAERTS : Ben oui. Absolument, bien sûr. Mais en même temps ça m'a convaincu. Il n'a pas lâché le truc.

C'est fantastique quand les gens apprécient ce qu'on fait.

JÉRÔME : Ça fait quoi quand l'ego est tout le temps flatté ? Parce que vous, vous êtes dans une période de votre vie où on flatte beaucoup votre ego. Tout le monde dit que vous êtes absolument dément, génial, magnifique, que tout le monde vous veut... Ça fait quoi quand c'est à ce point, tout le monde, tout le temps ?

MATTHIAS SCHOENAERTS : Ben ça fait...

JÉRÔME : Ça fait peur ?

MATTHIAS SCHOENAERTS : Ben ça fout des angoisses parce qu'après on se dit que la prochaine fois, ils vont se rendre compte que c'est pas du tout... que c'est un accident, que ce n'est pas du tout... Non je ne sais pas. C'est fantastique, en fait, quand les gens apprécient le travail qu'on fait. Mais après c'est... voilà, il faut essayer d'être à la hauteur à chaque fois. Donc voilà, mais c'est fantastique quand les gens apprécient ce qu'on fait. J'adore. Après il faut essayer d'être là toujours. C'est quelque chose de très fragile, très vulnérable. Ce n'est pas de la mathématique, ce qu'on fait. Quand on connaît bien, c'est quelque chose de très fragile, quelque chose de très... Donc voilà.

JÉRÔME : Vous dites qu'un jour les gens vont se rendre compte que c'était un accident.

MATTHIAS SCHOENAERTS : Voilà.



JÉRÔME : Que j'étais génial par hasard.

MATTHIAS SCHOENAERTS : Voilà, que j'étais génial par hasard.

JÉRÔME : Vous savez que ce n'est pas vrai. Vous savez que vous avez travaillé énormément. Parce que j'imagine que vous faites référence à votre rôle dans « Rundskop » ...

MATTHIAS SCHOENAERTS : Oui.

JÉRÔME : Vous savez que ce n'est pas vrai, que ce n'était pas un accident.

MATTHIAS SCHOENAERTS : Non. Non ce n'était pas un accident. Non, non. En même temps je ne savais pas que ça allait amener à ça en fait. Mais voilà, pendant des années on a travaillé sur ce projet, ensemble avec Michaël. Donc voilà. Et même... voilà, ce n'est pas une condition... Comment dire, ce n'est pas parce qu'on travaille 5, 6 années sur un projet qu'on doit faire confiance au fait que ce sera bon. Donc on ne sait jamais... Mais c'est vrai que oui, quand même, on s'est abandonné dans le projet, Michaël et moi et on est très contents, bien sûr, que ce projet ait fait bouger plein de trucs. Pour lui, pour moi, mais en général, les gens qui l'ont vu. Ça rend heureux parce qu'il y a... C'est ce qu'on fait, on raconte des histoires et c'est quoi les histoires qu'on raconte et c'est quoi les histoires qu'on raconte ? Ça parle des rapports humains et voilà, quand ça touche les gens, c'est quand même ça qui compte. Par après, qu'est-ce qu'on fait ? Si ce n'est pas pour toucher les gens, si ce n'est pas pour raconter des histoires d'amour, qu'est-ce qu'on fait ? Ça ne vaut rien. Je ne veux pas être romantique, mais c'est vrai.

JÉRÔME : Si, il faut !

MATTHIAS SCHOENAERTS : Ah, il faut !

Il y a un truc très réservé dans notre culture.

JÉRÔME : Pourquoi ne pas être romantique ?

MATTHIAS SCHOENAERTS : Il faut !

JÉRÔME : Vous êtes comme ça, vous ? Dès que vous êtes romantique : « C'est pas moi ! ». Vous avez le romantisme honteux ?

MATTHIAS SCHOENAERTS : Non, voilà mais on essaie de réagir ou d'anticiper, de se dire non on ne peut pas. Finalement on vit quand même dans un monde cynique, pas cynique mais quand même un peu... C'est de ça que je manque en fait ! Qui me manque. C'est la passion, le tempérament, le truc brésilien ! Brésilien ou africain ou je ne sais pas quoi mais un truc de....

JÉRÔME : Qui vous manque où ? Ici ?

MATTHIAS SCHOENAERTS : Ici, en général. On est tous réservés. Par exemple, on va à un enterrement au Brésil ou en Afrique, c'est un truc de dingue, c'est l'émotion, ça prend une semaine, les gens sont... Ici, tout le monde est très prudent, avec ses larmes, comme ça... Il y a un truc très réservé dans notre culture. Jusqu'à un certain point, c'est bien mais moi j'aime bien le tempérament, j'aime bien l'excitation, j'aime bien... Voilà. Quand on se fâche, on se fâche, on fout des claques partout. Quand on est amoureux, on est amoureux. On embrasse. Quand on est triste, on est triste, on pleure. Ici, on est triste, on fait semblant de ne pas être triste. On est heureux, on fait semblant de ne pas être heureux. On est fâché, on fait semblant qu'on n'est pas fâché. J'en n'ai rien à foutre.

JÉRÔME : Bien ! C'est vrai que c'est tiède.

MATTHIAS SCHOENAERTS : Oui, c'est tiède.

JÉRÔME : On est une société très tiède.

MATTHIAS SCHOENAERTS : Oh merde, ça me fait chier, ça ! Excusez mon langage mais... Non mais ça me fait chier vraiment. Moi je suis quelqu'un d'émotionnel. Je n'aime pas le truc au milieu. Je ne comprends pas.

JÉRÔME : Ça, vous le trouvez, au cinoche ?

MATTHIAS SCHOENAERTS : Absolument ! Oui.

JÉRÔME : De pouvoir justement vivre à fond tout ça ?

MATTHIAS SCHOENAERTS : Oui, absolument.

JÉRÔME : Quand vous mettez des claques au cinoche, vous mettez des claques ?



MATTHIAS SCHOENAERTS : Je mets des claques ! Oui je mets des claques. Non mais voilà, si ce n'est pas partager quelque chose de profond, d'intense, ça sert à quoi ?

Les débuts.

JÉRÔME : Vous vous posez la question des fois maintenant, vous travaillez depuis longtemps en Flandre. Le premier film c'est en 1992, c'est ça ? « Daens ».

MATTHIAS SCHOENAERTS : Oh, là je me sens...

JÉRÔME : 20 ans ! Tac !

MATTHIAS SCHOENAERTS : Là je me sens vieillard.

JÉRÔME : Mais c'est ça, hein.

MATTHIAS SCHOENAERTS : Mais j'étais tout jeune, j'avais 13 ans, c'était dans « Daens ». Je ne considère pas ça vraiment comme quelque chose que j'ai fait en tant que comédien. Pour moi, mon premier rôle, c'était vraiment quand j'avais 23 ans dans le film de Dorothee, j'avais 23 ou 24 ans, donc il y a 10 ans, là.

JÉRÔME : C'était quel film ?

MATTHIAS SCHOENAERTS : « Meisje ».

JÉRÔME : « Meisje ».

MATTHIAS SCHOENAERTS : Donc disons ça, depuis 10 ans, je suis au travail, pas 20 ans, ça me saoule la tête, 20 ans...je me dis oh je suis vieux là.

JÉRÔME : Quel âge vous avez ?

MATTHIAS SCHOENAERTS : 34.

JÉRÔME : Oui donc vous travaillez depuis pas mal de temps quand même, parce que là vous les avez vraiment enchaînés les films, vous en avez fait beaucoup sur 10 ans, vous vous posez des fois la question de savoir à quoi ça sert, ce boulot ?

MATTHIAS SCHOENAERTS : Bien sûr.

A plusieurs occasions dans ma vie j'ai voulu arrêter.

JÉRÔME : En quoi est-ce que ça fait une vie ?

MATTHIAS SCHOENAERTS : Absolument.

JÉRÔME : Parce que vous... il faudrait que... oh ceci dit, ce n'est pas obligé de servir à quelque chose, mais des gens oui, alors vous avez quoi comme réponse par rapport à ça ?

MATTHIAS SCHOENAERTS : Bien sûr c'est des moments de réflexion où on se dit à quoi bon ce qu'on fait, ça vaut quoi, qu'est-ce que ça rapporte aux gens, qu'est-ce que ça me rapporte à moi-même ? Pfff, à plusieurs occasions dans ma vie j'ai voulu arrêter.

JÉRÔME : C'est vrai ?

MATTHIAS SCHOENAERTS : Oui.

JÉRÔME : Pour quelle raison ?

MATTHIAS SCHOENAERTS : Il n'y avait pas de satisfaction. J'avais la satisfaction au moment même mais par après, la plupart du temps, je regardais les films que j'avais partagés et la plupart du temps ça... je ne vais pas être... je ne veux pas brusquer les gens avec qui j'ai travaillé, j'ai eu la chance de travailler avec beaucoup de gens que j'adore mais la plupart du temps, il faut être honnête, ça me faisait chier, la plupart du temps je voyais les films, pfff, si ce n'est que pour fait ça ben, il vaut mieux faire autre chose.

JÉRÔME : Oh c'est dur !

MATTHIAS SCHOENAERTS : Hein ?

JÉRÔME : C'est dur.

MATTHIAS SCHOENAERTS : C'est dans le même registre que...



JÉRÔME : Que l'émotion et que tout explose.

MATTHIAS SCHOENAERTS : Voilà c'est ça ! Moi je ne comprends pas, si ce n'est pas pour rentrer dedans, ah, qu'est-ce qu'on fout. Moi je n'aime pas les trucs comme ça : oui, peut-être ça parle de ça... Moi j'en n'ai rien à... Ça parle de quoi ? Ça parle de ça ou ça parle de ça ? Et si ça ne parle de rien du tout on ne le fait pas. On n'en a rien à foutre. Non mais c'est vrai quand même.

JÉRÔME : Ah, je vous aime bien !

MATTHIAS SCHOENAERTS : Non mais c'est vrai, moi je ne comprends pas sinon et moi j'ai une nature très... empathique, c'est ça ? Empathique. Donc moi j'aime bien rentrer dans les univers d'autres personnes. Après je vois le film et je me dis pffffff, c'est rien du tout, c'est con, non ce n'est pas con, ce n'est pas ça, c'est juste...

JÉRÔME : C'est tiède.

MATTHIAS SCHOENAERTS : Voilà, c'est tiède ! J'adore le mot. Tiède. C'est ça, c'est tiède.

JÉRÔME : C'est le mot qui me fait le plus peur de toute la langue française, je crois.

MATTHIAS SCHOENAERTS : Absolument. Tiède. C'est mort !

JÉRÔME : Et qu'est-ce qui vous fait avancer ? Parce que jusqu'ici, vous n'avez pas arrêté. Qu'est-ce qui vous faisait avancer ? C'était attendre quoi ?

MATTHIAS SCHOENAERTS : La recherche des choses qui sont bouillantes. C'est ça.

JÉRÔME : C'est lesquels les films que vous avez faits où vous dites : là vraiment ça vaut le coup d'être comédien, ça vaut le coup de consacrer sa vie à ça ?

MATTHIAS SCHOENAERTS : Voilà, il y avait le film de Michaël...

JÉRÔME : « Tête de bœuf ».

MATTHIAS SCHOENAERTS : « Tête de bœuf ». Et après il y avait le film de Jacques, de Jacques Audiard.



« De rouille et d'os ».

MATTHIAS SCHOENAERTS : Oui. Voilà. Et je me suis dit... là le cinéma, tout à coup ça a du sens. Là je comprends ce qu'on fait. Oui là il y a quelque chose qui me touche. Il y a quelque chose qui me bouge. C'est inspiré, c'est fragile, c'est humain, c'est profond, c'est brutal, c'est fin. C'est tout ce que j'aime dans le cinéma en fait.



Les interviews d'Hep Taxi ! Jérôme Colin au volant, le portrait en mouvement de Matthias Schoenaerts

JÉRÔME : Vous vous rendez compte que ce rôle c'était... c'est un truc de dingue. Parce que Jacques Audiard, c'est un peu Jésus-Christ en France.

MATTHIAS SCHOENAERTS : Absolument.

JÉRÔME : Dans le cinéma.

MATTHIAS SCHOENAERTS : Pour moi aussi, c'était Jésus-Christ.

JÉRÔME : D'accord. « Un prophète », c'était le sommet de sa carrière et quand même tout le monde se disait : ça va être quoi la suite ? C'est : qu'est-ce qu'il va nous sortir de son chapeau, après Tahar Rahim ?

MATTHIAS SCHOENAERTS : Qu'est-ce qu'il va faire après ?

JÉRÔME : Et boum, c'est vous ! Vous vous rendez compte que c'était énorme déjà quand vous avez été choisi ou vous vous êtes rendu compte de l'importance du truc par après ?

MATTHIAS SCHOENAERTS : Non moi... J'étais complètement fou du travail de Jacques Audiard, depuis des années, et quand j'ai été choisi, j'étais vraiment... en fait, c'est la première fois que je me suis comporté comme un petit gamin, j'étais vraiment, ah oui j'étais dans les pommes, j'étais vraiment...

JÉRÔME : Ça veut dire quoi, se comporter comme un petit gamin ?

MATTHIAS SCHOENAERTS : J'étais vraiment excité comme un petit gamin. Comme un petit gamin qui a été sélectionné pour l'équipe nationale de foot, je ne sais pas quoi, mais vraiment... En fait, c'est par après que j'ai compris l'envergure ou l'énormité du truc, mais moi j'admirais le travail de Jacques depuis des années, donc quand j'ai été choisi j'ai été vraiment dans... même au niveau du casting, quand j'ai eu le casting ça là... mon agent me disait oui voilà, ils sont à la recherche du premier rôle depuis des mois, ils ont fait des castings avec des comédiens professionnels, avec des gens de la rue, ils ont déjà vu 2, 300 personnes, et pendant des mois, voilà, ils n'ont pas encore trouvé. J'aimerais bien que tu fasses un casting parce que je pense que tu es... Et à ce point loin je lui ai dit : c'est pour qui ? C'est le film de qui ? C'est le prochain film de Jacques Audiard. Oh pffffff !

JÉRÔME : Et tout ça, c'est « Tête de bœuf » hein. Et ça, c'est « Tête de bœuf » qui a amené ça.

MATTHIAS SCHOENAERTS : Oui. Apparemment Jacques avait vu le film par après. Pas pendant le casting. Donc, il a vu le film pendant qu'on travaillait ensemble, qu'on faisait le casting, qu'on faisait des sessions de travail, des répétées, tout ça. Voilà oui, Jacques Audiard c'est... Tu vois, c'est du film, c'est du cinéma très brut, à la fois brut mais en même temps très fin, très nuancé, très... ce n'est pas vulgaire, ce n'est pas ordinaire, ce n'est pas... non, c'est juste, c'est intense, c'est humain, ça rentre dedans. Voilà, j'aime ça, j'adore ça. Et Jacques aussi, c'est le tempérament, sur un plateau c'est quelqu'un qui paf ! C'est quelqu'un qui explose, quand il aime, il aime, quand il déteste, il déteste, c'est sa façon de s'exprimer, tchac ! Moi j'adore ça, moi je n'aime pas les gens qui sont prudents : oui, mais peut-être, cette scène elle parle de ça, peut-être que ce serait Matthias que... Mais dis-moi ce que tu veux, merde !

Vous venez d'une famille d'artistes aussi ?

MATTHIAS SCHOENAERTS : Oui.

JÉRÔME : C'est dans les gènes, vous croyez, ce genre de truc ?

MATTHIAS SCHOENAERTS : Je ne sais pas. C'est clair que le fait que mon père était comédien ça m'a influencé. Pas dans le sens où il m'a poussé dans cette direction ou quoi que ce soit, mais le fait qu'il soit comédien et que moi j'ai grandi dans cet univers un peu étrange, c'est clair que ça m'a influencé en tant que gamin, absolument.

JÉRÔME : Parce qu'on ne le sait pas nous en Wallonie, mais votre papa, c'était un immense acteur flamand, principalement de théâtre, il s'appelait Julien.

MATTHIAS SCHOENAERTS : Oui. Julien. Lui, c'était un bonhomme hein ! Pfou.

JÉRÔME : Pourquoi ?

MATTHIAS SCHOENAERTS : Lui, c'était la totale.

JÉRÔME : Genre ?



MATTHIAS SCHOENAERTS : D'abord c'était un comédien hors du commun absolu, absolument, mais pourquoi c'était un comédien hors du commun, c'était aussi un être humain hors du commun, c'était quelqu'un... ah oui ça, mon père houuu... Incroyable ! Ah oui mon père, ça... Si jamais j'arrive à 10% de son talent alors là voilà, j'aurai bien bougé là.

JÉRÔME : Pourquoi est-ce que c'était un être humain hors du commun, votre père ? Parce que tous les pères sont des êtres humains hors du commun.

MATTHIAS SCHOENAERTS : Oui. Non, parce que... oh, comment expliquer ça ? D'abord c'était quelqu'un qui avait un talent exceptionnel, il avait une sensibilité, une intelligence exceptionnelle et en combinaison avec un peu de folie, parce qu'il était un peu fou-fou. Un peu beaucoup même. Donc voilà, un talent de génie en combinaison avec un peu de folie, oui, c'est quelque chose quand même.

JÉRÔME : Pourquoi vous dites « un peu de folie » ? Parce que visiblement, il était bien barré.

MATTHIAS SCHOENAERTS : Oui, mais voilà, on a toujours tendance à penser que les gens qui vivent du cœur, c'est comme ça, vivre du cœur ? C'était quelqu'un qui était... dans sa vie il vivait vraiment l'instant. La plupart du temps, on parle de vivre l'instant, dans un esprit romantique mais pour lui, c'était vraiment la réalité. Jusqu'à l'extrême, voire jusqu'à l'insupportable. Voilà, c'était mon père, c'était quelqu'un qui n'était pas vraiment connecté à la réalité telle qu'on la connaît. C'était quelqu'un qui était... voilà il était quelque part...

Mais malgré ça, vous avez su avoir une relation père-fils avec lui ?

MATTHIAS SCHOENAERTS : Oh ça me rend triste quand vous me dites ça. Non. Enfin si, jusqu'à un certain point oui. Mais... Oui, père-fils, absolument, mais d'une façon très étrange donc c'est quelque chose que je n'ai pas encore toujours... il est décédé il y a 5 ans... c'est quelque chose que je n'ai pas encore compris, notre relation je ne l'ai pas comprise du tout en fait.

JÉRÔME : C'est pour ça que vous ne faites que des films où il y a des gamins dedans ?

MATTHIAS SCHOENAERTS : Ah oui ? C'est vrai ? Je ne sais pas.

JÉRÔME : « My queen Karo ».

MATTHIAS SCHOENAERTS : Oui.

JÉRÔME : "Bullhead". "De rouille et d'os".

MATTHIAS SCHOENAERTS : Ah voilà. Non, pas du tout. Non. Non, il y avait beaucoup d'amour mais c'était un amour qui s'exprimait de façon étrange, indirecte, je ne sais pas quoi, il y avait beaucoup d'amour, ça en tout cas à ce niveau-là, cette relation existait.

JÉRÔME : Vous avez joué avec lui ?

MATTHIAS SCHOENAERTS : Oui.

JÉRÔME : Oui ? Dans quoi ?

MATTHIAS SCHOENAERTS : On a fait « Le petit prince » d'Antoine de St Exupéry.

JÉRÔME : Ah oui !

MATTHIAS SCHOENAERTS : J'avais 8 ans.

JÉRÔME : Ça vous fait 26 ans de carrière finalement.

MATTHIAS SCHOENAERTS : Ah voilà ! 26 ans. Non, en fait je n'avais pas vécu avec lui pendant 7 ans, donc c'est ma mère qui m'a élevé pendant 7 ans. Et après 7 ans, je ne sais plus pourquoi mais il a débarqué tout à coup, tout à coup il était là, il prenait soin de moi, donc c'est ma mère qui l'a soigné, et là, il s'est remis au théâtre et c'est ma mère qui a soutenu ou supporté, pas supporté, qui s'est engagée envers cette idée de faire ce projet de théâtre ensemble et donc voilà, pendant 1 an ½, on a fait des répétes, tout ça, et après on a monté le spectacle.

JÉRÔME : Vous en gardez un bon souvenir ?

MATTHIAS SCHOENAERTS : Absolument. Oui c'était intense. Mon père, c'était quelqu'un d'intense. Donc chaque souvenir avec lui, ça part dans tous les sens. C'est quelque chose de touchant, c'est quelque chose qui me rend



heureux mais il y a aussi plein de choses qui me rendent triste. Mais j'aime ça, c'est intense, c'est le tempérament, on peut pleurer, on peut chialer, on peut s'éclater, on peut voilà, c'est ça, j'adore.

JÉRÔME : Il vous a appris quoi votre père ? Le plus important ?

MATTHIAS SCHOENAERTS : Plein de choses. Je pense que c'est l'amour.

JÉRÔME : C'est-à-dire ?

MATTHIAS SCHOENAERTS : L'amour pour la vie, pour les gens qu'on aime, l'importance de l'amour. Oui, c'était ça. C'est l'amour. S'il n'y a pas l'amour, il n'y a rien. A la fin quand même... on peut faire semblant qu'il y a plein de choses, mais s'il n'y a pas l'amour, il n'y a rien.

JÉRÔME : Maintenant vous acceptez d'être romantique alors qu'au début non.

MATTHIAS SCHOENAERTS : Non voilà, j'essaie de résister parce qu'il faut être cool...

JÉRÔME : Il faut être fort !

MATTHIAS SCHOENAERTS : Voilà ! Il faut être fort, il faut être cool, il ne faut pas... voilà. Non mais c'est vrai, à la fin si... voilà.

JÉRÔME : Mais bien sûr. C'est évident.

JÉRÔME : Moi j'avais beaucoup aimé « My queen Karo ».

MATTHIAS SCHOENAERTS : Moi aussi. Beau film.

JÉRÔME : Très beau film.

MATTHIAS SCHOENAERTS : J'ai adoré travailler avec Dorothee Van Den Berghe. Oui, super femme.

JÉRÔME : On est où ici ?

MATTHIAS SCHOENAERTS : Heu... Dans le port d'Anvers.

JÉRÔME : Dans le port d'Anvers.

MATTHIAS SCHOENAERTS : De haven van Antwerpen.

Un sex-symbol.

JÉRÔME : Vous êtes l'actuel fantasme de ma femme. Ça ne me plaît pas trop mais...

MATTHIAS SCHOENAERTS : Ah oui ?

JÉRÔME : Elle vous trouve dément ! C'est rare, hein.

MATTHIAS SCHOENAERTS : C'est rare ?

JÉRÔME : Jusqu'ici, il n'y avait que moi.

MATTHIAS SCHOENAERTS : Ah voilà. C'est dangereux, ça.

JÉRÔME : Non mais c'est vrai, vous avez un côté sex-symbol quand même, j'entends ça autour de moi. Vous avez réalisé ça, quand même ?

MATTHIAS SCHOENAERTS : On verra dans 30 ans.

JÉRÔME : Non, mais maintenant. Ça vous pose problème, ça ? Parce qu'en Belgique, moi j'ai l'impression qu'il n'y en n'a jamais eu. On a toujours eu des acteurs ou des chanteurs étranges, avec des drôles de gueule etc... et ici, pour la première fois, j'ai l'impression qu'il y a une espèce d'acteur qui prend un rôle qui est typiquement américain ou français, à savoir celui du sex-symbol. Alors je ne sais pas si c'est agréable, je ne sais pas si c'est positif comme image, mais vous avez quand même un peu ça, non ?

MATTHIAS SCHOENAERTS : Oui peut-être.

JÉRÔME : C'est chiant ? Ça efface des choses essentielles ?

MATTHIAS SCHOENAERTS : Oui... c'est quelque chose que je ne comprends pas trop. C'est charmant, mais en même temps, c'est quelque chose que je ne comprends pas.

JÉRÔME : Ça ne veut pas dire grand-chose.

MATTHIAS SCHOENAERTS : Non ce n'est pas que ça ne veut pas dire grand-chose, je ne sais pas ce que ça veut dire, je ne sais pas ce que je dois faire avec, je ne sais pas, je ne comprends pas. Voilà. Mais ça m'aide à me rendre



compte du fait que les producteurs doivent me payer mieux. Donc ça, c'est pas mal. Parce que les producteurs en Belgique, ils ont tendance à niquer leurs acteurs.

JÉRÔME : C'est vrai ?

MATTHIAS SCHOENAERTS : Oh oui ! Oui, c'est une vérité absolue ça.

JÉRÔME : Ah oui c'est vrai ? On est beaucoup, beaucoup, beaucoup moins bien payé ?

MATTHIAS SCHOENAERTS : Ouf ! En Belgique ! Oh lala. En Flandre... je ne sais pas en Wallonie, mais en Flandre...

JÉRÔME : En Wallonie, c'est pire je crois.

MATTHIAS SCHOENAERTS : Oui ? Non mais en Flandre c'est.... Les comédiens, c'est fou mais les comédiens ne sont pas respectés en Flandre par les producteurs.

JÉRÔME : C'est vrai ?

MATTHIAS SCHOENAERTS : Non, pas du tout. Oui ils sont respectés au moment où il y a la première, ils doivent faire la promo, là on respecte les comédiens, mais après...



La notoriété.

JÉRÔME : Pourquoi par exemple ?

MATTHIAS SCHOENAERTS : Je ne sais pas. Là aussi, je ne veux pas mystifier le métier de comédien ou « romantiser » le métier de comédien, mais c'est quelque chose quand même, être comédien, si on rentre dedans vraiment. Je ne pense pas que les producteurs comprennent vraiment ce qu'un comédien essaie de faire dans son travail. Je ne sais pas. Ils ne comprennent pas ce que ça demande à l'être humain d'essayer de faire ça. En même temps, je ne vais pas mystifier le truc mais c'est quand même... c'est quelque chose, ce n'est pas rien du tout. Parce qu'en même temps, nous les comédiens, on a envie de raconter des histoires mais après, il y a une réalité qui nous



met dans l'espace public. Tout à coup on appartient à tout le monde, c'est quelque chose à gérer, c'est quelque chose que je n'avais jamais considéré avant.

JÉRÔME : Vous l'avez vécu comment ça ? La notoriété.

MATTHIAS SCHOENAERTS : Je trouve ça un truc étrange

JÉRÔME : C'est arrivé quand chez vous ? Il y a 10 ans.

MATTHIAS SCHOENAERTS : Oh non. Ça a commencé lentement, lentement. Tout à coup, il y avait « Loft », là ça a explosé un peu, mais après avec « Bullhead » (Tête de bœuf) ça... Oui voilà, c'est devenu quand même assez énorme, c'était quand même quelque chose à gérer en fait. C'est pas que ça me rend malheureux, pas du tout, mais c'est quand même quelque chose que je n'avais jamais vu venir. Je vais faire des beaux projets et des trucs, et après il y a un autre truc qui se passe...

Le cinéma en Flandre et en Wallonie.

JÉRÔME : Et encore vous avez de la chance en Flandre. C'est-à-dire que les Flamands vont voir vos films.

MATTHIAS SCHOENAERTS : Oui.

JÉRÔME : Les Wallons, ils font des films mais les Wallons ne vont pas voir leurs films. C'est terrifiant.

MATTHIAS SCHOENAERTS : Oui, c'est étrange. Je trouve ça étrange aussi qu'en Flandre en fait, on n'est pas au courant des films qu'on fait en Wallonie ou qu'en Wallonie, on n'est pas au courant des films qu'on fait en Flandre. C'est deux mondes différents.

JÉRÔME : Il y a un exemple qui est absolument dingue d'ailleurs, c'est que vous avez joué dans « Loft », qui est, je crois, le plus gros succès de l'histoire du cinéma flamand : 1 million...

MATTHIAS SCHOENAERTS : 3.

JÉRÔME : 1.300.000 spectateurs.

MATTHIAS SCHOENAERTS : Oui c'est incroyable.

JÉRÔME : Sur 6,5 millions de personnes, ce n'est juste pas gérable, 1.300.000 spectateurs, il n'est pas sorti en Wallonie.

MATTHIAS SCHOENAERTS : Oui, c'est fou.

JÉRÔME : C'est dingue. Ça a un côté un peu « honte sur nous ».

MATTHIAS SCHOENAERTS : Oui, absolument.

JÉRÔME : Qu'un pays n'ait pas réussi à partager ça. Et c'est quand même très étonnant.

MATTHIAS SCHOENAERTS : C'est dingue. Oui. Et comme plein de films wallons qui ne sortent pas chez nous. C'est étrange.

JÉRÔME : Mais pourquoi les Flamands vont voir les films flamands et les Wallons ne vont pas voir les films wallons ? A votre avis ?

MATTHIAS SCHOENAERTS : Je ne sais pas mais les films flamands, je ne sais pas, c'est depuis 4, 5 ans qu'il y a les spectateurs flamands qui vont voir les films.

JÉRÔME : C'est nouveau ?

MATTHIAS SCHOENAERTS : Je ne vais pas dire que c'est nouveau, mais c'est récent quand même. Il y a eu une période où les gens n'aimaient pas trop les films flamands. Et je comprends parce qu'il y avait plein de films flamands qui ne valaient pas la peine. Maintenant on a une génération de jeunes metteurs en scène, et pas seulement des jeunes, aussi des anciens, qui font des films qui attirent un grand public mais qui en même temps ont quelque chose de personnel. Tu vois dans le temps, il y a 20 ans, les films belges c'était... on regardait les films flamands, on ne pouvait même pas reconnaître qui était le metteur en scène. C'est lui, c'est lui ? On ne sait pas. On ne pouvait pas le dire. C'était des films comme ça uniformes, très... à chier quoi.

JÉRÔME : Soyons clairs.

MATTHIAS SCHOENAERTS : Oui mais il vaut mieux être clair que diplomate. Moi je n'aime pas les diplomates. Je t'aime ou je ne t'aime pas. Tu me fais chier, tu me fais chier. Je t'adore, je t'adore. Voilà, c'est ça. Juste ça.



Votre père, à un moment, vous l'avez recueilli chez vous ?

MATTHIAS SCHOENAERTS : Oui.

JÉRÔME : Pourquoi vous avez accueilli votre père chez vous ? Quand vous étiez adulte, vous vous étiez barré de la maison ?

MATTHIAS SCHOENAERTS : Non. C'est une longue histoire en fait. Comme je n'avais pas vraiment eu une relation avec mon père, à un certain point, je ne sais pas, j'avais 21 ans et je ne l'avais pas vu pendant 3, 4 ans, quelque chose comme ça, et tout à coup il s'est retrouvé dans un coma. Et donc, ma mère m'avait appelé et dit voilà il faut qu'on aille à l'hôpital parce que voilà, papa est dans le coma. Donc j'arrive à l'hôpital et tout à coup la personne dont j'étais convaincu que je n'avais pas vraiment un lien avec lui ou que je ne ressentais pas vraiment d'amour pour lui, tout à coup, cette personne se retrouve dans le coma, et là tout à coup je ressens un amour tellement énorme, tellement puissant, et à ce point-là, on était dans les emergency... comment on dit ? Quand on est dans le coma, comment on dit ? Emergency room ?

JÉRÔME : Oui, aux urgences.

MATTHIAS SCHOENAERTS : Voilà, dans les urgences. Là, il y avait le docteur qui me disait préparez-vous, il a moins de 24h à vivre. Moi j'étais complètement, ma mère aussi, on était complètement... allez c'est un truc énorme quand même, et voilà il a survécu 36h et après 36h, il est sorti du coma, et là je m'étais dit, c'était clair que quand il est sorti du coma, qu'il ne pouvait plus vivre tout seul parce qu'il y avait plein de trucs qui n'allaient plus, quand il est sorti du coma, je me suis dit immédiatement voilà, je vais vivre avec lui.

JÉRÔME : Il faut que je connaisse cet homme.

MATTHIAS SCHOENAERTS : Oui, il faut que je passe du temps avec lui, il y a quelque chose d'inachevé. Il y a quelque chose, il faut qu'on passe du temps ensemble.

Est-ce que vous croyez que c'est des blessures qui créent des grands artistes ?

MATTHIAS SCHOENAERTS : Je ne sais pas.

JÉRÔME : Est-ce que vous croyez que les familles... moi je pense que toutes les familles sont dysfonctionnelles, mais que les familles encore plus dysfonctionnelles que les dysfonctionnelles normales créent des artistes.

MATTHIAS SCHOENAERTS : Je ne sais pas. Ce serait triste...

JÉRÔME : Ou des gens qui ne veulent pas de « tiède ».

MATTHIAS SCHOENAERTS : Ce serait triste de penser qu'on a besoin de drame pour arriver à une intensité de vie. Je n'aime pas trop croire à cette idée-là parce que ça me rend triste en fait. Ça voudrait dire que le malheur ou la tristesse... Mais peut-être que c'est vrai, jusqu'à un certain point bien sûr que c'est vrai. Bien sûr, si on regarde dans l'histoire oui bien sûr. Mais en même temps, c'est triste que ça doive être vrai. Oui, c'est triste. Parce qu'en même temps, moi je pense que Walt Disney, je pense qu'il était très heureux et c'est un artiste incroyable aussi lui.

JÉRÔME : C'est vrai.

MATTHIAS SCHOENAERTS : Mais peut-être qu'il n'était pas heureux du tout. Non, voilà, je pense... je ne veux pas croire que c'est une condition absolue. Mais c'est vrai que...

JÉRÔME : Mais vous, vous croyez que c'est ça qui vous a formé ?

MATTHIAS SCHOENAERTS : Je ne sais pas. Peut-être jusqu'à un certain point. Ça m'a influencé oui. Parce que, spécialement dans le métier de comédien, on est... la grande partie de qui on est, est formée par des choses qu'on a vécues. Donc oui.



La fierté des parents.

JÉRÔME : Votre mère est fière de vous aujourd'hui ?

MATTHIAS SCHOENAERTS : J'espère. Je pense, oui. J'espère. Oui, je pense.

JÉRÔME : C'est important pour vous ?

MATTHIAS SCHOENAERTS : De quoi ?

JÉRÔME : De savoir que vos parents puissent être fiers de vous. En tant qu'homme.

MATTHIAS SCHOENAERTS : Ben j'espère qu'ils pensent que c'est plus important que moi je suis fier d'eux. Ça c'est malin.

JÉRÔME : C'est pas mal oui.

MATTHIAS SCHOENAERTS : C'est pas mal.

JÉRÔME : Ça s'appelle « filou ».

MATTHIAS SCHOENAERTS : Filou. Filousophie. Pas la philosophie, mais la filousophie. Mon meilleur pote, qui habite à Los Angeles depuis qu'il a 17 ans, nous on partage la filousophie.

JÉRÔME : C'est vrai ?

MATTHIAS SCHOENAERTS : Absolument.

JÉRÔME : Très bien.

MATTHIAS SCHOENAERTS : Oui, la filousophie. Non, bien sûr que j'espère que ma mère est fière de moi. Mais elle ne l'a pas toujours été donc j'espère quand même qu'à un certain point...

Une scolarité perturbée.

JÉRÔME : C'est vrai que vous vous êtes fait virer de l'école de cinoche, quand vous étiez gamin ?

MATTHIAS SCHOENAERTS : Ben je n'étais pas gamin, j'avais 19 ans, 20 ans.

JÉRÔME : C'est encore plus grave. Quand on est gamin, on peut se faire virer. Quoi ? Vous êtes rentré à l'école de cinéma, c'est ça ?

MATTHIAS SCHOENAERTS : Non moi je me suis fait virer 5 ou 6 fois d'école.

JÉRÔME : C'est vrai ?

MATTHIAS SCHOENAERTS : Oui. En fait j'étais hyper gentil, je ne comprends pas.

JÉRÔME : Je ne comprends pas ce qui s'est passé.

MATTHIAS SCHOENAERTS : Non. Je ne comprends pas. Tu vois c'est ça ! C'est des gens tièdes ! C'est ça ! J'en n'avais rien à foutre des gens tièdes. J'étais complètement entouré par des gens tièdes. Moi je n'étais pas tiède, voilà. Et ça fait chier les gens comme ça. Quand on a un tempérament que les gens ne reconnaissent pas ou qu'ils voudraient avoir, on vous vire de l'école, voilà, Matthias, pam, dehors. Non c'est vrai, peut-être que de temps en temps, j'étais un peu... je ne sais pas... allez, je vais être correct, je n'étais pas toujours la personne la plus aimable, c'est vrai. Ça, il faut admettre, il faut assumer. Mais en même temps, ils me faisaient chier tous les directeurs d'école. Les enulés.

JÉRÔME : Personne n'a jamais dit qu'on devait toujours être parfait. Si ?

MATTHIAS SCHOENAERTS : Ah non.

JÉRÔME : C'est marrant parce que maintenant, vous avez l'air de quelqu'un quand même de calme.

MATTHIAS SCHOENAERTS : Absolument.

JÉRÔME : Vous avez un côté serein quand même.

MATTHIAS SCHOENAERTS : Oui, de temps en temps oui. A 10h du mat, absolument.

JÉRÔME : C'est ça oui. La bête se réveille.

MATTHIAS SCHOENAERTS : Il y a quelque chose qui s'est calmé. Je ne sais pas comment... Mais oui voilà, je ne sais pas, je suis plus âgé peut-être, je suis plus malin, je ne sais pas. Je ne sais pas ce que ça veut dire en fait, malin. Non, c'est vrai, je suis plus calme. Quand j'étais plus jeune, j'étais beaucoup plus, je ne sais pas, un peu... et là ça va. C'est très proche.



J'ai vécu un chagrin d'amour.

JÉRÔME : De quoi ?

MATTHIAS SCHOENAERTS : J'ai besoin d'un petit peu, d'un tout petit peu et je me retrouve dans la folie.

JÉRÔME : Vous avez cette impression de proximité avec la folie ?

MATTHIAS SCHOENAERTS : Oui, pas la folie dans le sens psychiatrique, mais oui, quand même. Oui voilà c'est ça, on vit des choses d'une façon intense et c'est difficile, ce n'est pas facile en fait, la plupart du temps. Comme il y a un mois, j'ai vécu un mal d'amour, ça se dit comme ça ? Un mal d'amour ?

JÉRÔME : Un chagrin d'amour.

MATTHIAS SCHOENAERTS : Oh, putain ! Moi je n'y arrive pas hein.

JÉRÔME : C'est vrai ?

MATTHIAS SCHOENAERTS : Ah non, j'y arrive pas. Ça me tue. Ça me bouffe. J'y arrive pas. Non, vraiment, c'est trop puissant. Ça ne va pas du tout. Mais vraiment. Moi je suis complètement dans le truc et ça me tue...

JÉRÔME : Elle était jolie comment ?

MATTHIAS SCHOENAERTS : Hein ?

JÉRÔME : Elle était jolie comment ?

MATTHIAS SCHOENAERTS : On est ensemble à nouveau.

JÉRÔME : Bien joué. Comment vous avez fait ?

MATTHIAS SCHOENAERTS : Ben.... Comment j'ai fait ?

JÉRÔME : Vous avez appelé 4 fois par jour pendant 2 semaines ?

MATTHIAS SCHOENAERTS : Non. C'est juste montrer l'amour qu'on ressent, c'est tout. Voilà c'est juste ça. Rien d'autre, c'est montrer l'amour. C'est partager ce qu'on ressent, ne pas être dans la prudence, ne pas être dans la retenue, juste être dans l'abandon. Voilà c'est ça qui nous a remis ensemble. Je suis tellement heureux.

JÉRÔME : C'est vrai ?

MATTHIAS SCHOENAERTS : Oui je l'adore. Je lui fais un petit bisou d'ailleurs. Schat. Oui c'est une femme magnifique. Magnifique. Je me sens amoureux comme un gamin de 5 ans comme ça, vraiment. Les battements de cœur, je ne dors pas, je ne mange pas, c'est complètement dans ce truc-là. Non vraiment. Moi il n'y a pas de... Non, je suis complètement dans le délire. C'est intense. Et quand j'avais le chagrin, quand on s'était séparé, vraiment... Je ne veux plus y penser parce que ça me tue.

Comment ça se fait que vous parlez aussi bien français ?

MATTHIAS SCHOENAERTS : C'est bien oui ? Ben j'ai grandi avec ma grand-mère jusqu'à mes 5 ans, elle habitait à Bruxelles. Elle vient de Liège en fait, elle habite à Bruxelles et j'ai vécu avec elle pendant 5 ans. J'ai grandi en parlant français. Après j'ai habité avec ma mère et mon père, ici, à Anvers, et là je ne parlais plus le français, allez fréquemment, juste de temps en temps, et voilà, dès que j'ai fait le film de Jacques, je suis parti à Paris pour faire la prépa pendant 2 mois et là voilà, en étant à Paris, voilà j'ai réappris le français très vite.

JÉRÔME : Vous n'avez pas beaucoup d'accent.

MATTHIAS SCHOENAERTS : Ah non ? Génial.

JÉRÔME : Impressionnant.

MATTHIAS SCHOENAERTS : Non mais j'ai toujours, ça c'est vrai, j'ai une sensibilité pour les langues, pour les accents, les dialectes. Oui, moi j'aime bien. Ça me fascine. Même les dialectes flamands. Le dialecte gantois, le dialecte de plein de régions, je trouve ça chouette.

JÉRÔME : C'est un des trucs de « Rundskop », d'ailleurs que nous Wallons, on n'a pas perçu parce qu'on ne sait pas faire vraiment la différence entre les dialectes mais là, c'était quoi ? C'était l'accent de St-Trond, c'était ça ?



MATTHIAS SCHOENAERTS : Oui. L'accent de St-Trond. Mais moi j'apprends tout ça en jouant en fait, mais vraiment en jouant comme un gamin, à faire le con avec des... Je pense que la plupart des choses s'apprennent plus facilement si on le fait en jouant. Si ça devient sérieux... il faut ci, ça, ça... ça ne marche pas. Pour moi, ça ne marche pas.

JÉRÔME : C'est super gai de vous rencontrer parce que vous êtes à la hauteur de l'image qu'on se fait de vous.

MATTHIAS SCHOENAERTS : Ah oui ? C'est quoi ?

JÉRÔME : Oui.

MATTHIAS SCHOENAERTS : C'est quoi, l'image ?

JÉRÔME : L'image ? Justement, un tempérament fort mais plein de douceur. Je ne sais pas, c'est agréable.

MATTHIAS SCHOENAERTS : D'accord.

JÉRÔME : Je ne suis pas déçu.



En fait, c'est tout près que j'ai vécu avec mon père.

JÉRÔME : Ici ?

MATTHIAS SCHOENAERTS : Oui, rue Jérusalem, n° 13. C'était une période de dingue. Parce que mon père étant en centre psychiatrique, à l'hôpital d'Anvers, et les docteurs avaient dit voilà, préparez-vous, maintenant qu'il est sorti du coma, il faut se préparer parce qu'il va passer toute sa vie en psychiatrie. Et c'est là où moi j'ai flippé. Je me suis dit bon moi je vais vivre avec lui, moi je vais prendre soin de lui, même si je n'avais que 21 ans et que je ne savais pas ce qui m'attendait, parce que c'est clair, quand on a 21 ans, on essaie de soigner quelqu'un de 75 ans, c'est clair qu'on n'arrive pas à voir tout ce que ça demande. Donc, on a été à la recherche d'un appartement, pendant des semaines on a été à la recherche. On ne trouvait pas. C'était assez démotivant. On se disait putain, on ne va pas trouver d'appartement etc... et un jour on arrive dans la rue Jérusalem, n° 13, et là tout à coup on arrive et mon père dit : voilà, c'est ici. Comme ça, tout à coup, pouf, il dit c'est ici, on a trouvé. Et à ce point-là, on ne savait pas s'il était



Les interviews d'Hep Taxi ! Jérôme Colin au volant, le portrait en mouvement de Matthias Schoenaerts

encore à louer etc... donc on est rentré, on a vu l'appart, il y avait le propriétaire, tout ça, et voilà, il nous dit si vous voulez, allez-y. C'était mon père. Dès qu'il était devant l'appartement, il a dit voilà, c'est ça. Là où on va habiter.

JÉRÔME : C'est dingue hein.

MATTHIAS SCHOENAERTS : Oui mon père c'était quelqu'un de très... Il ressentait les choses d'une façon... oui c'était quelqu'un de très.... Il avait une connexion avec une énergie différente. Il n'était pas dans... voilà il n'était pas dans la réalité. C'est quelqu'un qui était dans l'au-delà. C'est comme ça ? Au-delà ? Oui, absolument, mais pas dans le sens où on se dit il est dingue. Non il y avait plein de choses à découvrir dans la façon dont il voyait les choses, oui, c'était... oui j'ai appris beaucoup. Il m'a donné une façon de regarder la vie qui est quand même assez particulière et qui, oui voilà, rend la vie plus agréable, plus intense, plus bizarre aussi mais plus intéressante parce que s'il n'y a que la réalité telle qu'on la voit ici, ben soyons francs, ça fait chier. S'il n'y a que ça. Il faut avoir un peu d'imagination, il faut avoir un peu de délire, un peu de folie, parce que sinon...

JÉRÔME : Vive nos pères !

MATTHIAS SCHOENAERTS : Vive nos pères !

JÉRÔME : Merci beaucoup.

MATTHIAS SCHOENAERTS : Merci, avec plaisir.

JÉRÔME : C'était un vrai plaisir.

MATTHIAS SCHOENAERTS : On y est ? Oh, c'est fini ?

JÉRÔME : Oui c'est fini.

MATTHIAS SCHOENAERTS : Ok, d'accord.

JÉRÔME : Vous êtes libre.

MATTHIAS SCHOENAERTS : l'm liber. Vous retournez là, immédiatement ?

JÉRÔME : Oui.

2^{ème} « AU REVOIR »

